

Bernard Lazare

La Question juive

Editions Allia, Paris 2012

Ecrivain, journaliste et anarchiste, Bernard Lazare (1865-1903), fut le premier défenseur du Capitaine Dreyfus et l'auteur de nombreux ouvrages portant sur l'Affaire et sur les causes de l'antisémitisme structurel en France.

La présente édition, établie par l'historien Philippe Oriol, biographe de Bernard Lazare, rassemble tous les textes consacrés par Bernard Lazare à la question juive. S'y dessine l'itinéraire d'un Juif si bien intégré dans la société française qu'il n'a d'abord que mépris pour les Juifs de l'Est émigrés et qui, peu à peu, prend conscience de sa judéité en même temps qu'il s'engage dans le combat social. Itinéraire qui le conduira jusqu'au sionisme. Mais, refusant de sacrifier son idéal libertaire, Lazare, qui fut présent au 2^{ème} Congrès Sioniste, se brouillera avec Herzl, fondateur du mouvement sioniste. Il sera aux côtés des Arméniens et dénoncera les liens entre Herzl et la Banque ottomane. Dans le texte que nous publions (avec l'aimable autorisation des Editions Allia) on peut partager avec Bernard Lazare l'analyse du monde social de la fin du XIX^e siècle et cette réalité où le prolétariat juif était soumis au capitalisme sauvage de l'époque. On peut également reconnaître la justesse de son propos quasi visionnaire sur cette forme de ghetto idéologique enfermant le Juif d'hier et l'Israélien d'aujourd'hui. N'assistons-nous pas, avec le retour des populismes, à la stigmatisation du Juif dans nos sociétés européennes du XXI^e siècle ?

Un lien vivace entre nous : une histoire commune

«**Q**ue comporte-t-elle, cette histoire? Elle comporte des traditions et des coutumes communes. Traditions et coutumes n'ont pas également persisté, car beaucoup d'entre elles étaient des traditions et des coutumes religieuses, néanmoins elles ont laissé leurs traces en nous, elles nous ont donné des habitudes, plus même, une attitude d'esprit semblable grâce à laquelle, malgré les divergences individuelles nécessaires qui nous séparent et doivent nous séparer, nous regardons les choses sous un même angle. Outre ces traditions et ces coutumes, se sont élaborées, au cours des âges, une littérature et une philosophie. De cette philosophie et de cette littérature nous avons été exclusivement nourris pendant de longues années. Assurément, nous vivons actuellement, et beaucoup de Juifs d'autrefois vivaient sur un fonds d'idées générales, idées humaines et universelles que les nôtres ont contribué d'ailleurs à créer,

mais nous possédons certaines catégories d'idées et certaines possibilités de sensations et d'émotions qui n'appartiennent qu'à nous parce qu'elles naissent précisément de cette histoire, de ces traditions, de ces coutumes, de cette littérature et de cette philosophie.

«**Nous possédons certaines catégories d'idées.**»

Comment traduit-on ce fait pour un certain nombre d'individus d'avoir passé, traditions et idées communs? On le traduit en disant qu'ils appartiennent à un même groupe, qu'ils ont une même nationalité. Et voilà ce qui fait comprendre cette incontestable fraternité juive que beaucoup cherchent à expliquer par des sentiments humanitaires; mauvaise explication, puisque ces sentiments se particularisent et que ceux qui veulent répudier leur qualité de Juif les oublient. Telle est la justifi-

cation du lien qui unit les Juifs des cinq parties du monde : Il y a une nation juive.

Ce n'est pas la première fois que j'é mets cette opinion. Je l'ai développée il y a trois ans dans un livre que l'on m'a beaucoup reproché. On m'a dit qu'en affirmant la permanence et la réalité d'une nation juive, je me faisais l'auxiliaire des antisémites. J'ai beaucoup réfléchi à ce grief si grave et je persiste à rester sur ce point l'allié des antisémites, comme on a bien voulu le dire ; je suis leur adversaire sur tant d'autres que je puis bien me permettre d'appuyer par des raisonnements précis leurs confuses affirmations. Ce qui me choque en effet de la part des antisémites, ce n'est pas de les entendre dire : «Vous êtes une nation !», ni même de les entendre affirmer que nous sommes un État dans l'État, je trouve qu'il n'y a pas assez d'États dans l'État, c'est-à-dire, pour préciser mieux, qu'il n'y a pas assez, dans les États modernes,



Fac-similé de La Réforme sur l'étude graphologique entamée par Bernard Lazare et destinée à innocenter le Capitaine Dreyfus.

de groupements autonomes et libres liés entre eux. L'idéal humain ne me paraît pas l'unification politique ou intellectuelle. Une seule unification me semble nécessaire : c'est l'unification morale. Ce qui me choque, car c'est contraire à la vérité, c'est de montrer les Juifs comme une nation spécialement haineuse, corruptrice et perverse. Ce qui me choque, car c'est contraire à la justice, c'est de rendre, dans un but fort louche, les Juifs responsables de tous les maux sociaux.

Quant à ce fait qu'il y a une nationalité juive, serait-il constaté uniquement par les antisémites et repoussé par ceux des Juifs qui s'imaginent volontiers, les uns qu'ils étaient autrefois aux côtés d'Arminius dans la forêt de Teutobourg et les autres près de Vercingétorix à Alésia, ce ne serait pas pour moi une raison de le nier, puisque l'évidence l'impose. Si je regarde devant moi, je vois, je le répète, quelques millions d'êtres humains ayant été soumis pendant des siècles aux mêmes lois intérieures et extérieures, ayant vécu sous les mêmes codes, ayant eu mêmes idées, mêmes mœurs; je constate que ces milliers d'individus se donnent encore le même nom, qu'ils se sentent encore unis et qu'ils ont conscience d'appartenir au même groupement. Que puis-je convenablement conclure? Que ces milliers d'individus forment

une nation. On me dira que beaucoup d'entre eux se sont fondus, assimilés. Que signifie ceci? N'y a-t-il pas, par exemple, des Allemands d'origine française et des Français d'origine allemande? Cela empêche-t-il qu'il y ait une nation allemande et une nation française? Certes, non, pas plus que cela n'empêche les critiques d'éta-

« Qui n'appartiennent qu'à nous parce qu'elles naissent précisément de cette histoire. »

blir ce que tel auteur allemand doit à ses ascendants français et tel auteur français à ses ascendants allemands. La vérité est que, parmi les Juifs qui nient l'existence d'une nation juive, beaucoup sont poussés par la crainte des conséquences. Ce n'est pas chez eux — à de rares exceptions près — une opinion ou une conviction, c'est une diplomatie, et c'est parmi ceux-là — chose étrange — qu'on trouve le chauvin juif, celui qui dit : «Voilà ce qu'on ne voit pas chez les Juifs.» Ou: «Voici qui ne peut se trouver que chez les Juifs.» En réalité on trouve chez les Juifs la même somme de vertus et la même somme de vices et d'infamies que chez tout autre peuple. N'est-ce pas naturel? [...]

Je pense avoir suffisamment établi ce que j'avais à établir, c'est-à-dire que les Juifs constituent une nation. C'est d'ailleurs parce qu'ils sont une nation que l'antisémitisme existe. Assurément, et on ne saurait trop insister là-dessus, le préjugé religieux se trouve à la base de la haine contre Israël, mais ce préjugé religieux implique en même temps l'existence de ce peuple juif sur lequel depuis dix-neuf cents ans retombent les ana-thèmes de l'Église. Supposez que le christianisme n'eût pas existé et que la diaspora se fût produite, les Juifs, nation sans territoire, peuple répandu parmi les peuples, eussent provoqué quand même l'antijudaïsme. Il eût sans doute été moins violent, et encore cela n'est pas certain, car le judaïsme serait entré aussi bien en conflit avec d'autres principes religieux, comme cela s'est produit à Alexandrie et à Rome. Il y aurait eu le déicide en moins, voilà tout.

Je viens de dire que la cause de l'antisémitisme était l'existence des Juifs en tant que nationalité. Quels sont maintenant les effets de cet antisémitisme? C'est de rendre cette nationalité plus tangible pour les Juifs, c'est de rendre plus forte pour eux la conscience qu'ils sont un peuple. ■

Bernard Lazare *La Question Juive.*
Editions ALLIA, Paris 2012.

Né à Nîmes le 15 juin 1865, Bernard Lazare aura été aux côtés des Juifs roumains dont, après être allé en Roumanie, il dénonce le sort terrible dans L'Aurore en juillet et août 1900. Il part aussi pour la Russie, où il fait un nouveau reportage sur les Juifs là aussi en danger. Mais il n'aura pas le temps de le publier, rongé déjà par la maladie. De même, il s'est engagé en faveur des Arméniens déjà persécutés par les Turcs et, en 1902 dans Pro Armenia, il a dénoncé, en ces termes, le congrès sioniste de Bâle qui avait rendu un hommage public au sultan Abdülhamid II : « Les représentants [...] du plus vieux des peuples persécutés, ceux dont on ne peut écrire l'histoire qu'avec du sang, envoient leur salut au pire des assassins. [...] et dans cette assemblée, il ne se trouve personne pour dire [...] : Vous n'avez pas le droit de déshonorer votre peuple. »